

n'avoir nul souci du travail déjà fait et vouloir recommencer tout *ab ovo*. Une autre source de faiblesse de ceux qui étudient la Chine, c'est l'universalité de leurs recherches ; on est pressé de connaître à la fois l'histoire, la linguistique, la jurisprudence, les sciences, que sais-je encore ? Nous serions incapables de répondre d'une manière sérieuse à des questions multiples sur notre propre pays, et nous n'hésitons pas lorsqu'il s'agit d'une nation relativement peu connue de traiter de toutes choses *ex cathedra*. De là des travaux conçus à la hâte, exécutés à la diable, copiés les uns sur les autres ; de là des erreurs perpétuées de génération en génération ; et dans le fatras des publications encombrantes qui chargent les rayons d'une bibliothèque, à peine une cinquantaine de livres dénotent-ils des recherches vraiment originales. Les études chinoises n'atteindront au niveau des autres études orientales que lorsqu'on se spécialisera, qu'on se contentera de n'aborder qu'un seul problème, et qu'on osera répondre lorsqu'on ignore une chose : « Je ne sais pas. »

Nous disions donc plus haut que nous ne trouvions pas de documents suffisamment authentiques de l'histoire ancienne de la Chine pour l'admettre aujourd'hui sans une prudence dont beaucoup se sont trop écartés à notre avis. La Chine, par exemple, possède assez d'inscriptions pour former un respectable Corpus, mais l'épigraphie ne se compose pas dans cet empire comme dans d'autres pays de monuments d'une antiquité indiscutable. D'ailleurs, des matériaux souvent employés, le papier et le bois sont éminemment périssables, et des inscriptions gravées sur la pierre ou le marbre fort peu remontent à une époque reculée grâce aux désastres des révolutions.